

ABONNEMENTS

France :
7 fr. par an.
4 fr. par semestre.
2 fr. par trimestre.
Pays étrangers : 9 fr. par an.

Tout abonnement se paie par anticipation
et est continué jusqu'à révocation.

BUREAUX A PARIS

17, Rue Cassette, 17

L'AMI DES CAMPAGNES

Directeur : GONDRY DU JARDINET

ANNONCES

1 fr. la ligne. — Réclames : 3 fr. la ligne.
ON TRAITE A FORFAIT

Tout traité non dénoncé est considéré
comme renouvelé.

BUREAUX A BRUXELLES

213, Rue Rogier, 213

CHRONIQUE POLITIQUE

Au moment où la France est appelée à décider de sa destinée dans le scrutin du 21 août, il est indispensable que chaque électeur pèse les conséquences de son vote. Qu'advient-il si le scrutin favorise une seconde fois Gambetta ?

Nous trouvons dans les actes de la Chambre qui vient de s'éteindre et du gouvernement qui en est issu, un enseignement qui nous présage bien des tempêtes pour l'avenir, surtout si nous ajoutons foi aux menaces de la République Française.

Qu'a fait la Chambre, ou plutôt quels ont été les actes des ministres, franchons le mot, des hommes liges de M. Gambetta ?

Nous disons des hommes liges de M. Gambetta, car il n'est un mystère pour personne que le président de la Chambre a fait et défait les ministères à son gré, depuis la retraite du maréchal de Mac-Mahon. Il suffit de citer M. Dufaure, et surtout M. de Freycinet qui s'est retiré à cause de son dissentiment bien connu dans la question grecque.

Examinons donc les actes du gouvernement opportuniste, et voyons s'ils sont dignes d'éloges ou s'ils doivent être atteints par le blâme.

A l'intérieur, nous voyons partout la liberté violée : la liberté du père de famille, qui désormais sera forcé de laisser sucer à ses enfants le poison de l'impunité dans une école sans Dieu ; l'expulsion des religieux, sous prétexte d'association non autorisée, tandis qu'on favorise les francs-maçons ; la liberté de conscience qu'on enlève non seulement aux soldats, qu'on prive d'aumôniers, mais même aux mourants dans les hôpitaux.

Nous ne nous étendons pas sur les lois iniques, sur les décrets non justifiés, sur les actes de brutalité ; ce que l'avenir semble nous réserver est bien plus grave encore, car il est la conséquence même de l'esprit et de la forme de notre gouvernement.

En effet les persécutions religieuses ont eu pour résultat la révolte en Algérie. Les musulmans, chez lesquels le chef de l'Etat est aussi le chef suprême de la religion, se sont dit que les Français étaient frappés de démence puisque leur gouvernement se persécutait lui-même en persécutant la religion dans les ministres du culte. Et ils ont saisi avec empressement cette occasion de se révolter : de là Bou-Amama et la guerre sainte qu'il préche contre nous.

Mais ce n'est pas tout, la question tunisienne est grosse de tempêtes, tout comme la question grecque a été sur le point d'allumer une conflagration générale.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les promesses faites par Gambetta au roi de Grèce, et la mission Thomassin qui nous aurait entraînés à la guerre, si l'opinion publique ne se fût violemment élevée contre cette politique d'aventures.

Et aujourd'hui que nous présage la question tunisienne ?

Elle nous met en désaccord complet avec l'Italie, dont nous contrarions fortement les

intérêts, et avec l'Angleterre qui nous jalouse et qui s'est empressée d'établir une compensation, toute à son avantage, en étendant son protectorat sur l'île de Madagascar et menaçant ainsi nos possessions du Sud-Ouest de l'Afrique.

Au milieu de ces rivalités jalouses, de ces haines profondes, que nous suscitons de toute part, quels sont les alliés sur lesquels nous pouvons compter ?

Ce n'est certes pas, comme nous l'avons dit plus haut sur l'Italie et l'Angleterre. Il suffit de nommer la Prusse pour que nous ayons à nous déifier de l'Allemagne entière unie par l'alliance, bien connue, austro-prussienne. Nous avons mécontenté la Russie en favorisant ou en ne réprimant pas les fautes du nihilisme.

Qui nous reste donc comme allié possible ? Personne.

Et cependant on prépare la guerre ; parce que la guerre deviendra nécessaire à la politique opportuniste.

M. Gambetta, ce n'est un mystère pour personne, rêve de renverser M. Grévy, de s'emparer de la dictature. Pour arriver à ses fins, il déclare d'avance la guerre au Sénat, qui ayant pressenti ses desseins, s'y est opposé en repoussant le scrutin de liste. Le Sénat n'ayant pas voulu se soumettre, M. Gambetta lui ordonne de se démettre. Mais la Chambre haute consentira-t-elle à se suicider elle-même ? nous ne le croyons pas. De là une guerre à mort. Ecoutez l'organe du génio blessé dans son orgueil, la République Française. Elle s'adresse ainsi au Sénat :

« Vous avez rayé le scrutin de liste de votre ordre du jour avec une violence sans excuse, au lieu de l'amender, ainsi que vous en aviez la mission ; et aussitôt la révision partielle s'est dressée devant vous.

« Si vous rejetez cette révision partielle, vous ne sauriez en douter, c'est la révision totale que l'on réclamera.

« Vous résisterez ? Soit ! Mais comme tout homme et comme toute assemblée, vous aurez une fois ou l'autre un jour de faiblesse ou d'effarement, et ce jour-là vous succomberez. Ce sera peut-être un désastre national. « Nous, du moins, nous le croyons, nous qui ne voudrions pas remettre les destinées de la patrie entre les mains d'une Assemblée unique, dont les votes sans appel POURRAIENT, en UNE HEURE DE SURPRISE, PRECIPITER LA FRANCE DANS DES AVENTURES DÉPLORABLES. »

Notez que c'est le journal de M. Gambetta qui tient ce langage, et qui nous dit : si les opportunistes l'emportent dans la lutte électorale, Gambetta déclarera la guerre au Sénat et la France sera précipitée dans des aventures déplorables.

Vraiment l'âne de Balaam revit par l'organe de la République Française.

Electeurs, vous voilà bien renseignés. Votez maintenant pour M. Gambetta, votez pour votre ruine.

Dans notre prochain numéro, dont le tirage sera devancé de vingt-quatre heures, afin que notre journal puisse être distribué, dans toute la France, la veille des élections, nous

démontrerons que de la politique de Gambetta ressort la nécessité pour lui de nous entraîner dans les hasards de la guerre.

Nous remercions nos lecteurs qui ont bien voulu nous aider de leurs conseils et de leur concours financier. Nous espérons voir augmenter le nombre des personnes qui nous aideront pour l'envoi du prochain numéro, qui ne saurait être trop répandu.

C'est un devoir pour nous de prendre part, dans la mesure de nos ressources, à cette lutte d'où dépend peut-être le salut de la France.

J. GONDRY DU JARDINET.

(Voir les Nouvelles de la semaine à la 2^e page.)

LE JAVELLE

Quand la céréale vient d'être coupée, on la met en javelles ou en bottes. Cette mise en javelles a pour but de tenir les tiges dans un état d'humidité tel que la sève puisse encore circuler, et que le grain puisse achever de grossir et de mûrir. Il faut que les tiges se dessèchent peu à peu, car si l'on mettait immédiatement en gerbes ou en meules, des céréales coupées sur le vert, il y aurait de la fermentation et le grain risquerait d'être perdu.

L'épaisseur que l'on doit donner à la javelle varie suivant les circonstances, il faut que l'air puisse suffisamment pénétrer dans l'intérieur de la javelle. Avec un chaume gros l'air circule toujours et la javelle peut être épaisse, tandis qu'avec un chaume fin qui se tasse rapidement, il faut des javelles minces, un peu étalées.

L'épaisseur varie aussi avec la température qu'il a fait pendant l'été. Par un été sec la javelle peut être épaisse parce que la céréale contient peu d'eau. Il en sera de même s'il fait beau au moment de la récolte. Si la céréale contient beaucoup de mauvaises herbes on comprend qu'il faille des javelles minces pour amener leur dessèchement. On laisse la céréale d'autant plus de temps en javelle qu'il est plus difficile d'arriver à un dessèchement complet. Cela dépend aussi de l'espèce de la céréale. L'avoine peut rester longtemps en javelle sans inconvénient. L'orge au contraire demande à être rentrée de suite, surtout si le temps est humide, dans ce cas on peut même activer le dessèchement en la retournant à la fourche.

Quant au froment, le javellage n'a pas besoin d'être long, la maturité arrivant très rapidement une fois la céréale coupée.

Si le temps est incertain il faut mettre en moyette, le grain est alors à l'abri.

LES MELONS

Nous n'entreprendrions pas aujourd'hui de faire l'histoire de ce curieux cucurbitacé, nous dirons simplement qu'on ne sait pas bien quelle est sa patrie. Cependant, il est certain que le melon est originaire des pays chauds et qu'il y a très longtemps qu'il a été introduit en Grèce. On a cru le reconnaître dans le Sicyon de Théophraste. Les Latins, qui ont beaucoup connu le melon, pensaient que ce fruit provenait d'une modification ou d'un perfectionnement du concombre. Dioclès Caristius dit que le melon est de facile digestion ; Diphile le regarde comme indigeste ; mais tous deux reconnaissent qu'il ne nourrit pas beaucoup.

D'après Gallien, le melon refroidit et remplit

d'humeur ; mais il a la propriété de nettoyer la peau et d'en faire disparaître les taches. Plinius apprend que Tibère aimait beaucoup les melons ; pour en avoir en toute saison, il en faisait croître dans de grandes caisses portées sur des roues, afin de pouvoir les rentrer plus facilement en hiver.

On n'est pas non plus d'accord sur l'époque à laquelle nous est venu le melon cantaloup, ainsi nommé parce qu'il fut d'abord cultivé à Cantalupo, maison de campagne des Papes, à quelques lieues de Rome. On pense qu'il a été introduit en 1495, au retour de l'expédition de Charles VIII en Italie.

L'EFFEUILLE DES BETTERAVES

Dans certaines contrées, on a conservé l'habitude d'effeuiller les betteraves-fourrages pendant l'été, dans le but d'en retirer un fourrage vert pour les bestiaux. Cette pratique nuit évidemment beaucoup à la végétation de la racine, car on lui enlève ainsi un organe qui aide puissamment à la croissance de la plante. On ne peut effeuiller les betteraves que vers la fin de leur végétation, alors que les feuilles commencent à jaunir et que l'absorption devient nulle ; mais dans ce cas on n'obtient qu'un fourrage d'une très médiocre qualité.

On ne doit effeuiller les betteraves qu'à la dernière extrémité, comme dernière ressource pour sortir d'embarras l'été, si on manque de fourrage.

LE CRESSON

Pendant la campagne de 1809 et 1810, un chirurgien de notre armée, M. Cardon, remarqua aux environs d'Erfturh cette herbe vive qui persiste à pousser malgré la neige et le froid. De retour en France, Cardon établit une cressonnière à Saint-Léonard, entre Seulis et Chantilly, pour la consommation de Paris.

Bientôt la vogue fut immense et le profit considérable, et maintenant la culture du cresson est une industrie marchande très importante.

Une cressonnière se compose d'un certain nombre de fosses ayant chacune une largeur de quatre mètres. On doit choisir un terrain argileux et siliceux, et à proximité de sources naturelles et artificielles qui sont disposées de façon à pouvoir submerger les fosses à volonté.

Le cresson s'implante lui-même ; quand la saison est bonne, le temps propice, on peut exploiter une fosse toutes les trois semaines. Si le temps est froid, il faut souvent six semaines pour la repousse de la plante.

La récolte se fait au moyen d'une large planche qu'on jette en travers de la fosse. On coupe la plante avec une serpe ou avec l'ongle, pour ne pas la déchausser. Un bon cueilleur de cresson peut faire huit cents bottes par jour.

Le cresson est très hygiénique. Son principe rafraîchissant provient de la petite quantité d'iode qu'il renferme. Par exemple, il s'altère promptement à l'air, surtout en temps d'orage.

Paris consomme un milliard trois cents millions de bottes de cresson. Le prix en gros, varie de 40 à 60 centimes la douzaine de bottes, mais elles passent par tant d'intermédiaires que l'acheteur la paie souvent plus du double. La vente du cresson est évaluée en moyenne à un million huit cent mille francs.

MORSURE DE LA VIPÈRE

REMEDÉ

Pendant la moisson et par les chaleurs tropicales qu'il fait, les personnes travaillant dans les champs sont exposées à rencontrer sous leurs pas ce dangereux reptile, dont la morsure est presque toujours mortelle, sans une prompte médication.

D'un autre côté, on est souvent exposé à confondre la vipère avec la couleuvre dont la morsure est assez inoffensive. C'est pourquoi nous nous faisons un devoir de rappeler à nos lecteurs la différence bien visible qui existe entre ces deux reptiles.

La couleuvre a le corps gris-bleu, le dessous plus clair et tirant presque sur le blanc ; et, enfin, distinction bien facile à observer, la queue effilée, c'est-à-dire s'amincissant depuis les deux tiers de la longueur du corps.

La vipère, au contraire, est d'un vert noir sur le dos, le ventre d'un vert sale plus clair, rayé de lignes jaunes, la tête noire très aplatie et l'extrémité de la queue presque aussi forte à peu près que le reste du corps.

Nous le répétons : l'ammoniaque est insuffisante pour cautériser la piqure d'une morsure charbonneuse ou celle de la vipère. Il faut lui préférer l'acide acétique qui obtient le même résultat que la cautérisation au fer rouge.

Dès que l'on est piqué, soit par une mouche, soit par une vipère, il faut immédiatement élargir la plaie avec la pointe d'un canif et verser dans ce trou une goutte d'acide acétique.

La douleur est aiguë, mais, au moins, on ne meurt pas.

Voici une autre recette excellente, qui a le mérite de la simplicité unie à l'efficacité pour guérir les morsures de la vipère.

Afin de prévenir les accidents qui en résultent, il suffit de délayer, avec la salive, une portion de chlorure de chaux sèche et concentrée et d'appliquer cette bouillie sur la plaie causée par la morsure en ayant soin de bien faire pénétrer le chlorure dans cette plaie. En quelques minutes, les accidents cessent et l'animal revient à son état ordinaire. Cette propriété du chlorure de chaux a été constatée un grand nombre de fois sur les animaux et nous ne doutons pas, quoique l'expérience ne l'ait pas encore démontré, que l'emploi de cette substance ne fût également salubre à l'homme.

Les personnes qui conduisent des animaux dans les lieux où la vipère est commune, feront très bien de se munir d'un petit flacon rempli de chlorure en poudre, afin de pouvoir appliquer le remède le plus tôt possible après la blessure.

SITUATION AGRICOLE

Après deux journées de pluie qui ont été en tous points favorables pour un bon nombre de plantes, le temps s'est remis franchement au beau et la moisson a pu se faire dans d'excellentes conditions dans nos départements du Nord et du Nord-Ouest.

Comme dans ces pays il n'a été fait pour ainsi dire aucun battage, nous ne serons pas fixé avant huit jours au moins sur le rendement. S'il répond à celui de terres fortes et bien cultivées, comme nous voyons ailleurs, il devra être satisfaisant, car le blé n'a souffert et n'a donné de déficit que dans les sols légers et surtout dans les sols mal cultivés et mal fumés. Malheureusement pour le pays, ces conditions se rencontrent en majorité dans le Centre et surtout dans le Midi.

Dans ces pays, en effet, et surtout dans le Midi et le Sud-Est, plus les battages avancent et

FEUILLETON DU 14 AOUT 1881

LES TIGRES DE LA NÉVA

OU

LA BOMBE Nihiliste

Suite (1).

X

LA CONFESSION DE SOPHIA.

En pénétrant dans la maison Labanon, Gorsdoff et le sénateur Pérowsky se trouvèrent en présence d'un vieillard assis devant une table massive et absorbé par la lecture du *Golos*.

L'agent de Loris Melikoff s'approcha et prononça deux ou trois mots à voix basse. Le vieillard repoussa la feuille et s'écria en se levant précipitamment :

— Son Excellence !... mais je suis tout dévoué à Son Excellence !

— Très bien, je compte sur toi pour me faciliter l'exécution de la mission dont je suis chargé.

(1) Voir les n°s depuis le 5 juin qui seront envoyés à tout nouvel abonné qui ne les aurait pas reçus.

— Je suis à tes ordres, parle.
— Ce, soir dans quelques moments, une réunion suspecte doit avoir lieu ici.

— Une réunion suspecte ?...
— Des plus suspectes, répondit l'agent avec un froncement de sourcil.

— Quoi ! ces jeunes gens, ces jeunes filles qui se délassent de leurs travaux en faisant de la musique, sont...
— Des nihilistes... oui... nous n'en pouvons douter.

Le vieillard devint livide. Ses jambes semblèrent se dérober sous lui ; il s'appuya sur la table pour ne pas tomber.

— Ma maison un foyer de conspirateur ! reprit-il d'une voix étranglée ; et moi qui ne me doutais de rien... oh ! non, je ne me doutais de rien, je le jure sur la tête du Petit Père.

— Je ne t'accuse pas, dit Gorsdoff. En tout cas, si tu es coupable, ne fût-ce que d'imprudence, il te reste peut-être un moyen de fléchir la sévérité de Son Excellence.

— Et ce moyen ? ce moyen ?

— C'est de me placer, avec cet ami, dans un lieu d'où il soit possible de surprendre les secrets des conjurés.

— Je le puis, dit le vieillard ; venez, il en est temps encore. Je vous conduirai dans la chambre de ces misérables.

Le vieillard ouvrit une porte et s'élança dans un escalier tortueux suivi des étrangers. Quelques secondes après il s'arrêta et dit :

— C'est là.

— Tu peux ouvrir cette porte ? demanda Gorsdoff.

— Certes. Mes locataires, qui n'avaient aucune raison de se défier de ma discrétion, m'en ont confié la clef hier, pour procéder à quelques réparations intérieures. Entrez, matras ! vous trouverez sous cette table couverte d'un tapis une cachette d'où vous pourrez, sinon tout voir, du moins tout entendre...

Gorsdoff jeta un regard rapide dans l'appartement.

À la faible clarté de la lampe que le propriétaire tenait à la main, il remarqua la table dont il parlait ; elle pouvait au besoin servir à dissimuler la présence de deux personnes. A part cette table et un piano placé dans un angle, les meubles faisaient défaut : seules quelques banquettes recouvertes de drap rouge, quelques panoplies, quelques enluminures représentant Alexandre II, l'impératrice et le tsarévitch, masquaient la nudité de la vaste pièce.

L'inspection de l'agent dura à peine quelques secondes.

Il désigna le tapis au sénateur Pérowsky, et dit d'une voix brève :

— Voici notre poste d'observation... nous n'avons pas le choix... prenons place, il est temps.

Le sénateur, muet et sombre, souleva les crépines argentées du tapis et se glissa par l'ouverture. Avant de le suivre, Gorsdoff se tourna vers le vieillard.

— Retire-toi, dit-il, et que rien dans ta conduite ne laisse soupçonner ce qui vient de se passer. Du reste je suis tranquille ; cette maison est entourée d'agents dévoués. La moindre indiscretion de ta part aurait des conséquences si fâcheuses que...

— Oh ! je le sais, Votre Excellence, je le sais, interrompit le pauvre homme, devant les yeux duquel venaient de passer d'effrayantes images de tortures, de gibet, de baigne en Sibérie.

— Un dernier mot, reprit Gorsdoff. La détonation d'une arme à feu dans cette chambre servira de signal aux agents postés dans le voisinage. Je te conseille donc de permettre l'accès de tes appartements dès que cette détonation frappera tes oreilles.

L'agent s'arrêta. Des voix bruyantes se faisaient entendre en ce moment au rez-de-chaussée.

— Ce sont eux, murmura le maître de la maison en palissant.

— Eux ! les nihilistes ?

— Hélas ! oui ; ils viennent...

— Fuis... et silence ! commanda Gorsdoff.

Le Russe disparut dans la chambre voisine. Resté au milieu d'une obscurité profonde, Gorsdoff se hâta de prendre place auprès de son compagnon.

Il était temps.

Bientôt la porte se rouvrit, des pas résonnèrent lourdement sur le plancher. Une voix féminine, voix jeune et fraîche, s'éleva :

— Bravo ! disait-elle, nous sommes les premiers au rendez-vous.

L'accent de cette voix fit frissonner Pérowsky.

— Sophia murmura-t-elle comme un souffle. L'agent lui serra vivement le bras.

Les nihilistes avaient refermé la porte à double tour. La lampe placée sur la table éclairait l'appartement. Rien de suspect ne frappa les yeux des conjurés : ils s'installèrent sur des sièges et causèrent.

Sophia prit la parole la première :

— Frères, dit-elle, je suis étonnée, je l'avoue, de ne trouver ici ni notre président ordinaire ni aucun de ceux qu'il a dû convoquer... Il est huit heures cependant.

